

Florent Mahoukou

*Comment est né le projet « sac au dos » ?*

En 2007, je travaillais sur un solo qui s'intitule « Neuf Huit » ; année de la dernière guerre civile et génocide au Congo –Brazzaville, puis il y a eu « On the steps... », qui survole aussi la guerre, à sa manière. J'ai eu la proposition de participer au programme Tête à tête du Tarmac, j'ai donc demandé à Andréya Ouamba de collaborer avec moi. Après lui avoir proposé deux projets, il s'est intéressé au récit de mon vécu, ce qui lui a inspiré le titre « Sac au Dos ». J'ai souhaité déplacer le propos pour ne pas être redondant, ne plus parler de la guerre entant que telle, ne plus se focaliser sur le génocide pour parler de ce qui se passe après.

Oui, la guerre a eu lieu, mais qu'advient-il ensuite ? Comment se (re)construire ? Pourquoi ? Avec qui ? Ce sont les réflexions personnelles que j'ai eu autour de ce projet, et puis de façon plus générale, je suis attristé que l'on évoque l'Afrique trop souvent par rapport au désastre (guerre, famine,...). J'ai envie de transmettre la possibilité de dépasser ses absurdités sur l'Afrique aux gens qui seront amené à voir le spectacle. Je souhaite leur montrer la complexité de la réalité en Afrique, et les merveilleuses forces et valeurs qui sont enjeu chez tout être humain.

Dans Sac au Dos, j'ai envie de parler du combat de la vie en elle-même mais pas de la guerre.

*Ce « sac au dos » évoqué dans le titre si vous deviez nous en livrer le contenu quel serait-il ?*

Des souvenirs, des objets... Ce sac a existé pour être prêt à fuir. Un T shirt, un gant, une brosse à dent, mes économies, mon passeport, un album de photo de famille. Après avoir échappé à la mort à Brazzaville, je me suis installé à Pointe Noire. Une fois la guerre finit dès que je voyageais, j'avais toujours ce sac avec moi, au cas où...

Et puis grâce au temps et aux rencontres, grâce aux voyages à l'étranger et à l'art ; il s'est rempli petit à petit d'événement plus joyeux, et d'objets de plus en plus nombreux et divers, des projets, des bijoux, un ordinateur, des photos...

Ce sac au dos, c'est le combat que j'ai mené pour assumer mon existence. Être artiste au Congo, signifie que ton avenir est compromis. C'est un combat de tous les jours.

*Facile ? Difficile à porter ?*

Bien qu'il soit de plus en plus rempli, et qu'aujourd'hui je possède plus de chose que je ne peux en porter moi-même, finalement ce que représente ce sac est plus facile à porter qu'avant. Peut être parce que je ne le porte plus seul, ou peut être parce que j'ai pu en déposer une bonne partie ...

*La danse, le geste libèrent-ils comme le fait la parole ? Qu'apportent-ils de plus ? De moins ?*

Oui, le geste libère. Rien que quand on va courir on se défoule de toutes les tensions. L'activité physique permet de se libérer des stress, des angoisses ; ajouter à ça la dimension artistique ...on se renouvelle, on crée,...

Danser c'est parler, c'est un langage, comme le langage des sourd-muet.

L'inconscient parle à 100% avec le conscient quand on danse, quand je danse... Danser c'est se défouler, c'est une manière de parler, de raconter sa propre histoire, sa propre réalité.

*Comment est née votre complicité avec Andréya Ouamba ?*

En correspondance depuis 2002, jusqu'à ce qu'on se rencontre pour la première fois à Dense Bamako Danse en 2007, de rencontres en entretiens notre relation a grandi. La complicité entre Andréya et moi vient des bouts d'histoire que nous avons en commun, de nos origines et surtout de nos parcours. Même si nous avons des façons très différentes de travailler le corps et d'écrire la danse. La complicité à ce niveau là c'est construite au fur et à mesure du projet, c'est notre première collaboration.

Andréya est aussi concerné par cette guerre, Il a vécu celle de 1997 à Brazzaville, il a fuit à Pointe Noire, puis Dakar en 1999 où il développe sa démarche chorégraphique. Quant à moi, la guerre m'a déplacée à Pointe Noire et sans ça je n'aurai jamais commencé à danser dans des milieux professionnels.

*Si vous deviez nous le présenter, que diriez-vous à son sujet ?*

Andréya a su développer un travail pédagogique au tour de son écriture corporelle. C'est quelqu'un de très patient, qui pousse un corps à expérimenter des nouveaux chemins. Il sait où il veut aller avec certitude, mais c'est plutôt une toile abstraite, difficile à lire, il faut être capable de s'abandonner. En même temps c'est stimulant, c'est comme un challenge, tu as envie de t'y confronter jusqu'à se retrouver sur le même chemin.